

Philippe Coudari : la réalité au-delà du réalisme

Jean Dumont

Number 67, Spring 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/9028ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Dumont, J. (2004). Philippe Coudari : la réalité au-delà du réalisme. *Espace Sculpture*, (67), 46–46.

Philippe Coudari

JEAN DUMONT

La réalité au-delà du réalisme

Dans le monde de l'art qui est le nôtre aujourd'hui, employer les termes de réalité, de réalisme ou de démarche autodidacte à propos de la production actuelle d'un artiste ne semble pas une évidence. Pourtant, dans le cas des sculptures de Philippe Coudari, ces termes qui paraissent hérités d'un autre âge sont ceux susceptibles d'inscrire le mieux son activité dans notre contemporanéité, pour peu que nous acceptions de regarder en face l'énorme part d'incertitude que recèle toujours cette dernière.

Né en Syrie, d'un père français et d'une mère arménienne, Coudari vit à Montréal depuis 1956. Il y fait ses études et obtient un BAA en administration des affaires à l'Université du Québec. Ce n'est qu'en 1991 qu'il commence à s'intéresser à la sculpture et développe ses propres techniques avec l'argile qu'il forme d'ailleurs avec un bâton. Cette autoformation s'appuie sur un passé et un environnement d'une riche diversité culturelle qui lui assurent une liberté de pensée dont sont privés nombre d'apprentis-artistes emprisonnés dans des théories abstraites. Ce n'est pas pour rien qu'il s'attache

à la figure humaine tout en employant très rarement des modèles vivants. C'est qu'au-delà du réalisme de cette figure humaine qui n'est somme toute qu'une apparence rassurante, il en cherche la réalité qui nous échappe toujours et dont l'ignorance nous fait si peur.

Dans une œuvre comme *La Boxe* (2003), par exemple, les muscles, les bosses, les déformations du visage ne sont pas le constat des aléas du combat, nous ne connaissons ni le vainqueur ni le vaincu. Mais nous ne pouvons manquer de faire face à l'essence même de la boxe, à la douleur devenue immobile, au corps devenu souffrance. C'est sans doute pourquoi, devant le faciès déformé, mais toujours séduisant, nous oublions si facilement le visage pour aborder à l'esprit et aux multiples explications qu'il ne donnera jamais.

Dans une réflexion sur l'art de notre temps, il est toujours difficile, pour ne pas dire risqué, d'employer le terme d'émotion. Nous avons tendance à réserver cette notion à l'idée de mouvement, que ce soit celui des mots ou des corps. C'est oublier que nous sommes héritiers d'une très ancienne histoire et qu'à ses débuts, l'humain s'est heurté au monde presque immobile des formes. Il nous en reste d'ailleurs encore aujourd'hui ce sentiment de concurrence ressenti devant une sculpture partageant notre espace. Coudari est persuadé, à juste titre, que la forme, en elle-même, peut receler une émotion. Un peu comme si un cœur existait au sein de la matière la plus inerte. On n'en peut certainement pas en douter en admirant le buste en terre cuite de *L'Esclave* (2001). Le moindre des plis de cette terre rouge nous touche plus que tout ce qui a pu nous être raconté sur cette étape honteuse de l'histoire. Et comment ne pas être ému par le profil de son *Amérindien 1* (1995)? Comme pour les autres, cette émotion ne se met pas en des mots, même non dits, trop souvent prévisibles. Elle touche silencieusement le cœur de chacun, faisant appel à une richesse trop souvent oubliée. En 1998 et 1999, Coudari a fait

de courts séjours à l'atelier de Roseline Granet, à Meudon en France, pour s'informer sur ses techniques de plâtre et de cire. Ceux qui ont vu la récente exposition de cette artiste chez Simon Blais n'ont pu manquer de noter qu'elle partage avec Coudari le goût de plonger au cœur d'un réel plus riche qu'on ne le décrit.

En 2001 et 2002, notre sculpteur s'initie au marbre, à Pietrasanta, en Italie, et commence à intégrer cette matière à sa production. Et celle-ci y gagne une liberté nouvelle. Le mou-



vement s'affirme, au-delà ou à l'intérieur de la matière. En témoigne une œuvre comme *Le Vent* (2002). À la fois négation de l'immobilité et rêve d'une matière libérée. Et que dire de la série des *Glaciers* (2002), où sur une plaque veinée de quartz du Brésil semblent dériver quelques éclats de marbre blanc. L'artiste n'a pas fini de nous surprendre, lui qui déclare que si nous projetons sur sa sculpture notre propre expérience humaine, comme il l'a fait avant nous, nous devenons à notre tour agissants et créateurs... Un défi qu'il est difficile de refuser dans les temps troubles qui sont les nôtres...¹ ←

PHILIPPE COUDARI,
La boxe (The Comeback),
2003. Plâtre. 69 x 49 x
20 cm. Photo :
Normand Rajotte.

←
PHILIPPE COUDARI,
L'esclave (In Slavery),
2001. Terre cuite,
pigments naturels.
67 x 54 x 52 cm.
Photo : Normand
Rajotte.

NOTE

1. On peut voir le travail de l'artiste sur le site www.coudari-sculpte.com